

Poursuite d'un croiseur allemand par les Anglais.

Le capitaine anglais manœuvrait son navire avec une expérience consommée pour n'offrir à l'ennemi que sa proue ou sa poupe, c'est-à-dire la surface la plus réduite. et en utilisant ses canons suivant que les circonstances le commandaient, il parvint en vingt minutes à être maître de la situation. Le vaisseau allemand était entouré de fumée, de l'avant à l'arrière, et les flammes s'échappaient comme des éclairs. C'est alors qu'il songea à la fuite, mais l'heure de fuir était passée. Déjà il penchait à bâbord d'une façon inquiétante, et l'inclinaison augmenta progressivement jusqu'à ce que les cheminées rasèrent la mer. Deux sourdes explosions se firent alors entendre, la poupe se dressa au-dessus des flots et la proue en avant, le « Cap Trafalgar » dit adieu à la lumière du soleil et disparut dans le gouffre tourbillonnant.

Son équipage était plus préoccupé de sa vie que de la victoire, dont elle avait du reste abandonné l'espoir assez vite. Avant que le navire ne coulât, les Allemands étaient descendus dans les chaloupes et tous ceux qui avaient quitté le navire dans ces conditions furent recueillis par les vaisseaux charbonniers.

Entretiens une véritable bataille navale se déroulait près d'Heligoland, c'est-à-dire près du « repaire du lion ».

Heligoland est une petite île de la mer du Nord, près de l'embouchure de l'Elbe. Elle appartenait jadis à l'Angleterre, à savoir de 1814 à 1890, époque à laquelle elle fut troquée pour Zanzibar.

Une contrée verte, avec une ceinture rouge et du sable [blanc.

Telles sont les couleurs d'Heligoland.

Ces deux vers anciens font allusion aux vertes prairies, aux rochers rouges et aux dunes blanches de cette contrée.

Mais le pays des dunes constituait une île séparée.

Heligoland, dont la superficie n'atteint qu'un demi kilomètre carré, comprend une partie basse et une partie haute, 30.000 visiteurs environ se rendaient chaque année dans cette île, qui possède un bassin de natation, un sanatorium et un certain nombre d'hôtels.

Sur la Promenade se dresse un monument à la mémoire d'Hoffmann von Fallersleben qui y composa le chant « Deutschland, Deutschland über alles » que nous avons entendu si souvent hurler dans notre pays par les soldats du kaiser, mais qui malheureusement pour eux et heureusement pour nous ne s'est pas réalisé.

Heligoland possède un aquarium très remarquable, qui représente le règne animal et végétal de la mer du Nord.

La partie basse et la partie haute de l'île sont reliés par des marches. Des bateaux s'y rendent de Hambourg, Cuxhaven et Geestemünde.

Mais à présent Heligoland n'était plus un lieu d'attraction; une partie de la population dut se retirer, les visites furent strictement interdites, et l'île triangulaire fut transformée en une redoutable forteresse et un poste avancé de la base navale.

Solidement fortifiée, armée de canons de 11 pouces pour un montant de dix millions de livres sterling, Heligoland s'enfonçait comme un coin menaçant bien avant dans la mer du Nord, protégeait les principaux ports de guerre allemands, offrait un abri sûr et approprié aux navires de guerre, une base aux sous-marins, torpilleurs et zeppelins et possédait un poste de télégraphie pour signaux.

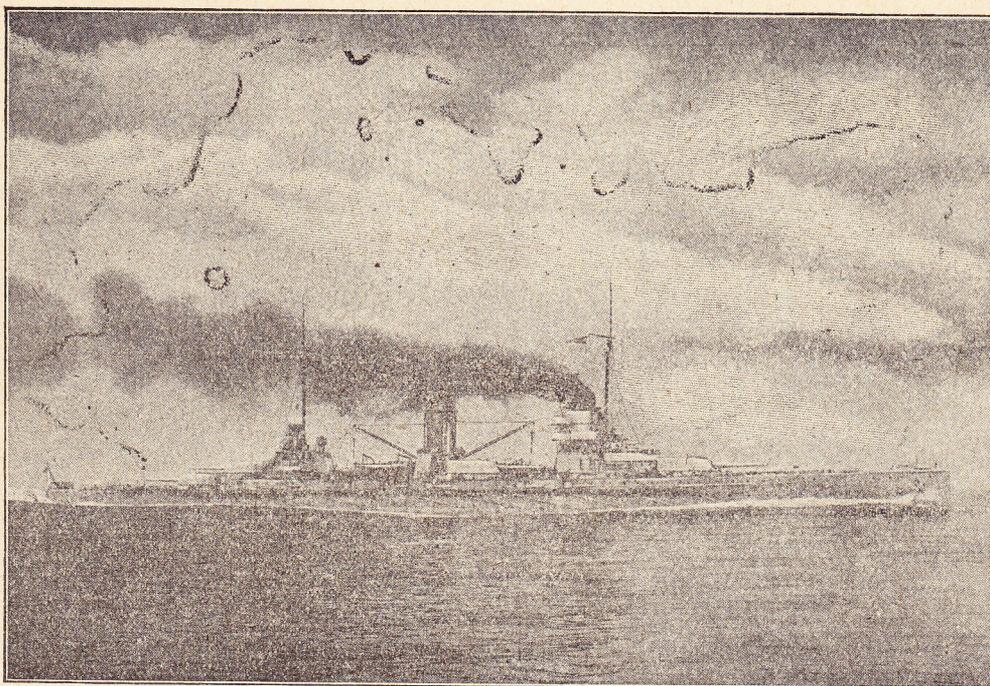
Une escadre anglaise alla y exécuter un raid.

Voici comment se déclancha et se déroula la bataille entre l'escadre anglaise et les navires qui patrouillaient près d'Heligoland, le 28 août 1914.

Tout d'abord, l'imposant « Arethusa » glisse dans la brume, escorté de ses contre-torpilleurs tout gris. Des taches sombres apparaissent dans le brouillard. Sont-ce des croiseurs ou des contre-torpilleurs ? des ennemis ou des Anglais ? Quelques instants d'observation — et les canons ouvrent le feu sur un croiseur allemand. « Lorsque nous fûmes à une distance de 2.000 yarus, le canon de six pouces du gaillard d'avant commença à parler, raconte un témoin oculaire, — craquement sec et bref, qui blesse les oreilles, suivi du coup plus sourd de l'obus qui explose. Début approprié au tintamarre qui suivit. Ce fut une lutte dans l'obscurité où nul ne pouvait se rendre compte du sort de son frère et quand on parvenait à découvrir l'ombre grise en face de soi, alors commençait un bombardement terrible, jusqu'à ce qu'on eût les yeux endoloris, la respiration difficile et les lèvres desséchées par les vapeurs suffocantes de l'acide picrique.

Un second croiseur allemand parut et, se rangeant à côté du premier, renforça la pluie de projectiles qui éclataient autour de l'« Arethusa » haletant; celui-ci, après que tous ses canons, un seul excepté, eurent été réduits au repos, se retira un instant de la ligne de combat afin de reprendre haleine.

Aucun des croiseurs ennemis ne le suivit, car tous deux avaient eu leur part. Cinquante-cinq minutes de travail ardu et, après le déblaiement des épaves, le trans-



Le « Goeben ».

port des blessés dans les cabines et la remise en état des canons, l'« Arethusa » reparut prêt à affronter de nouveau la lutte.

Il avança dans le brouillard, à la recherche de ses anciens ennemis et les ayant trouvés, il redoubla d'efforts. Mais cette fois l'affaire fut promptement réglée. L'un des croiseurs s'enflamma et l'autre était en train de sombrer. »

Pour comprendre un combat de cette espèce, il faut être un peu au courant des intentions et des plans de l'escadre assaillante.

C'était un raid ou reconnaissance, au cours de laquelle des croiseurs légers et des torpilleurs ennemis qui patrouillaient aux environs d'Heligoland pouvaient être coupés de leur base et détruits. Au cas où ceux-ci seraient soutenus par des navires plus grands accourant à la rescousse, les croiseurs cuirassés de Sir David Beatty étaient prêts à les recevoir.

Cette tactique, aussi ancienne que la guerre elle-même, se reproduisit à chaque phase des opérations dans la mer du Nord, tant du côté des Allemands que du côté des Anglais. Quelques petits navires servent de piège et une grande escadre est aux aguets pour se jeter sur les poursuivants. L'ennemi reçoit du renfort ou se retire et des engagements préliminaires peuvent amener ou non une bataille décisive.

La bataille ayant lieu par temps de brouillard et sur une vaste étendue, il se décomposa en une série de combats séparés. Des navires ennemis sortirent de la brume, furent attaqués et disparurent. Les contre-torpilleurs rencontrèrent des contre-torpilleurs, un croiseur se heurta à un autre croiseur.

Des sous-marins allemands essayèrent, sans succès, de torpiller les navires plus grands. Une série de combats confus se termina par l'arrivée des grands bâtiments, le « Lion », l'« Invincible », le « New-Zeeland », le « Queen Mary », à qui leur grande vitesse ainsi que le talent de ceux qui les manœuvraient et le calme de la mer permirent d'éviter facilement les sous-marins allemands; et ces forces accablantes refoulèrent l'ennemi dans son abri.

« Nous vîmes le « Mainz », écrit un officier, juste avant qu'il ne coulât, quoiqu'à ce moment-là nous n'ayons pas su quel navire c'était. Il était impossible de le reconnaître, car il ne lui restait plus qu'une cheminée avariée et un tronçon de mâât, tandis qu'il brûlait comme une torche.

Je vis aussi sombrer le « Cöln », qui avait été anéanti par toute l'escadre des croiseurs cuirassés. C'était une épave encore plus lamentable que le « Mainz », à mon avis, bien que les flammes la dévorassent d'une façon si effrayante que parfois il était totalement enveloppé de fumée.

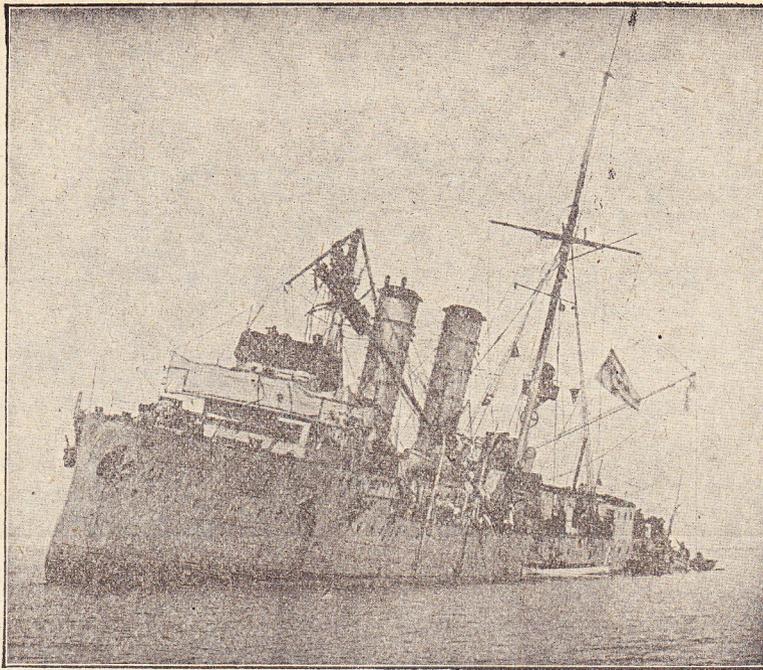
Le résultat de la bataille fut que les Allemands perdirent trois croiseurs légers, deux contre-torpilleurs et peut-être douze cents hommes. Les pertes anglaises s'élevaient à soixante neuf hommes. Parmi les prisonniers, au nombre de quelques centaines, que les Anglais avaient sauvés, se trouvait le fils de l'amiral von Tirpitz.

C'est au cours de cette bataille que le contre-torpilleur « Liberty », avide de plus de gloire que celle qui lui était dévolue, s'avança jusque sous les forts d'Heligoland pour essayer de torpiller les croiseurs qui étaient ancrés dans le port sous la protection des canons de 11 pouces.

Les obus qui furent tirés sur lui auraient suffi à couler une flotte entière. Lorsqu'il ne lui resta plus qu'une seule charge pour ses canons, il crut qu'il était temps de se retirer. Au moment où il virait, un obus tua le commandant et trois membres de l'équipage, mais le lieutenant prit le commandement et ramena le glorieux navire au port.

Cette bataille rapide dans l'obscurité montre bien les caractéristiques de la guerre navale moderne. On se bat, tandis que les navires engagés sont en pleine vitesse, à une distance de deux milles environ, ou, lorsque l'action a lieu entre des navires de plus grandes dimensions, à une distance de huit à dix milles et alors pour régler et garder la distance de tir on se trouve en présence d'une foule de difficultés. Le premier coup, par exemple, tombe trop près et trop à droite; on le corrige et le second tombe trop loin, ou trop à gauche. Mais on a son « bracket » et le troisième ou le quatrième atteindra bien son but. Mais il suffit d'un coup de la roue du gouvernail et l'ennemi fait une conversion à bâbord ou à tribord, change la distance et il faut recommencer à la chercher. Ces formes mouvantes, passant avec la rapidité d'un train express, ne songent pas à se laisser prendre et à rester à portée du feu. Il faut naviguer constamment en zigzag, tout en tirant, s'écarter légèrement lorsque l'ennemi a trouvé la distance de tir, et c'est là de nos jours une nouvelle caractéristique de toutes les rencontres sur mer.

Notons encore que le canon est placé sur une plate-



Le cuirassé allemand 'Albatros', en détresse.

forme oscillante qui suit le mouvement de la mer et qu'il est aussi important de voir où le projectile tombe que de le décharger. L'artilleur doit lutter continuellement contre l'écume et la fumée ou contre l'une et l'autre à la fois. Si la position sous le vent de l'ennemi procure un avantage, à savoir que le pointage de la pièce n'est pas contrarié par la fumée de son propre navire, cette position, par contre, présente un inconvénient en ce que l'écume qui jaillit de toutes parts gêne la vue des desservants des pièces. Le maniement des canons lorsqu'on est confortablement assis dans son fauteuil est plus simple.

Près d'Héligoland les Allemands perdirent donc les croiseurs « Mainz », « Cöln » et « Ariadne » et deux contre-torpilleurs, tandis que plusieurs autres torpilleurs furent avariés. Du côté des Anglais l'« Amethyst » et le « Laertes » avaient été sérieusement atteints. Les Anglais eurent 49 morts et 20 blessés.

Pendant toute la durée du combat les marins anglais donnèrent des preuves frappantes de courage et de sang-froid.

Un de leurs navires, le « Defender », ayant coulé un bâtiment ennemi, avait mis à l'eau une baleinière pour repêcher les survivants; avant que cette baleinière put rejoindre le bord, un croiseur allemand survint, qui donna la chasse au « Defender »; celui-ci fut donc forcé de s'éloigner et d'abandonner sa baleinière dont l'équipage se trouva dans une situation critique, sur un bateau non ponté, sans provisions, et à une distance de vingt-cinq milles de la côte la plus rapprochée. Cette côte était, par surcroît, une forteresse allemande et les marins anglais n'avaient autour d'eux que le brouillard et des ennemis.

Soudain, ils entendirent tout près d'eux un bruissement. Et que virent-ils émerger de l'eau? Le sous-marin anglais « E-4 » qui ouvrit son capot, prit à bord tous les occupants de la baleinière, referma son capot, plongea, et ramena tout le monde en Angleterre, à 250 milles de distance!

Au plus fort du combat, le commandant Rose, du contre-torpilleur « Laurel », avait reçu un éclat d'obus à la jambe gauche. Ses hommes le supplièrent de quitter la passerelle pour se faire panser. Le commandant n'en voulut pas entendre parler; s'appuyant de tout son poids sur sa jambe droite, il continua à donner ses ordres comme si de rien n'était. Bientôt un nouvel éclat d'obus l'atteint à la jambe restée indemne et il tombe. Mais pas plus que la première fois, il ne consent à se

laisser emporter. Tout ce que ses hommes obtiennent de lui, c'est la permission de couper ses vêtements, afin qu'ils ne puissent infecter ses plaies. Puis le commandant Rose, assis sur la passerelle, continue à dicter ses ordres jusqu'au moment où, affaibli par la perte de son sang, il s'évanouit.

A cette bataille participait également le sous-marin anglais « E 9 » qui quinze jours plus tard accomplit au même endroit un bel exploit.

Les sous-marins anglais faisaient constamment le guet près d'Héligoland. Le 13 septembre 1914 deux sous-marins croisaient autour de l'île; l'un deux était le « E 9 », sous les ordres de Max Horton. Ils avaient pour mission d'épier l'ennemi et de pénétrer ses intentions pour savoir ce que voulait entreprendre sa flotte.

Soudain on vit un croiseur allemand sortir de Willems-haven, ce qui causa un grand émoi à bord des sous-marins, car c'était un fait extraordinaire d'apercevoir un navire de guerre allemand, même près de la côte allemande.

Sur le champ on décida d'attaquer le croiseur. C'était le « Hela », un navire de 2000 tonnes, lancé en 1895. Mais quelques années avant la guerre on avait presque complètement reconstruit la quille et le navire avait été incorporé dans l'escadre de haute mer.

A travers le périscope, cet œil qui veille au-dessus de la mer, les sous-marins épiaient l'approche du croiseur. Lorsqu'il fut dans le voisinage les Anglais plongèrent.

Après une courte pause le « E 9 » remonta et vit le croiseur à portée. A bord du croiseur on ne semblait pas soupçonner le danger. Les Allemands auraient répondu par des sarcasmes si on les avait prévenus du danger d'une torpille à six milles d'Héligoland.

Horton attendit encore quelques minutes. Puis il donna ses ordres. Chacun était à son poste, et le salut du navire dépendrait de la ponctualité de chacun à occuper la place qui lui était assignée.

Les hommes tirèrent deux coups. Atteindraient-ils leur but? 35 secondes s'écoulèrent. Puis une explosion retentit. Il était impossible de se rendre compte de l'effet produit, car à moins que le croiseur ne fût blessé mortellement, c'eût été la destruction pour le sous-marin, car évidemment à bord du « Hela » chaque canonnière était à sa pièce.

Le « E 9 » attendit encore un quart d'heure, puis il remonta à la surface. Le « Hela » penchait fortement à tri-



Marins anglais aux environs d'Anvers.

bord et déjà d'autres navires étaient à ses côtés pour recueillir l'équipage et poursuivre l'assaillant.

Le « E 9 » plongea à nouveau et lorsqu'il regarda peu après, le « Heia » avait été englouti.

Mais dans le voisinage croisaient de nombreux contre-torpilleurs, puissamment armés pour donner la chasse aux sous-marins.

Le « E 9 » parvint cependant à se dérober à leurs recherches pendant quelques heures et rallia Harwich sain et sauf.

Moins d'un mois après, le 6 octobre, Max Horton se trouvait à bord du « E 9 » presque à l'embouchure de l'Ems, à l'entrée du port d'Emden. Sa présence semblait avoir été signalée, car une flottille de contre-torpilleurs descendit l'Ems. La situation était très critique, mais grâce à l'habileté du commandant le « E 9 » échappa encore une fois. Le sous-marin se laissa glisser jusque sur le lit de la rivière et, tranquillement, prêta l'oreille à tous les bruits de la surface.

Enfin Horton se risqua à remonter et à regarder dans le périscope. A une distance de 600 mètres, il vit deux contre-torpilleurs; l'un marchait à une vive allure, l'autre lentement.

Un bref commandement. Le « E 9 » se redressa et un coup meurtrier partit. Un contre-torpilleur allemand fut atteint en plein milieu et se brisa en deux. Lorsque

le « E 9 » le revit un peu plus tard, l'avant se trouvait dans une position verticale.

Plus tard, on entendit encore parler de Horton, qui fut décoré du « Distinguished Service Order » (1).

La flotte française déployait aussi une grande activité et surveillait le transport des troupes coloniales. La deuxième escadre légère rendit de précieux services en convoyant les armées britanniques du général French qui se rendaient en France.

La flotte allemande restait invisible, mais ses sous-marins faisaient dès lors une besogne meurtrière.

Le 11 octobre, par exemple, un sous-marin coula le croiseur « Pallada », de 7.800 tonnes; tout l'équipage, comprenant 23 officiers et 550 hommes, fut noyé.

Le 15 octobre, un sous-marin allemand détruisit le croiseur anglais « Hawke », près d'Aberdeen; 30 hommes furent engloutis. Une attaque presque simultanée contre le « Theseus » échoua.

Les mines firent également de nombreuses victimes. Le croiseur japonais « Takashiko », de 3.700 tonnes, heurta une mine dans la baie de Kiao-Tchéou, le 17 octobre, 17 officiers et 300 hommes y perdirent la vie. Ce n'était pas le premier navire qui fut coulé par ces redoutables engins. Nous en reparlerons d'ailleurs dans un chapitre consacré aux sous-marins et aux mines.

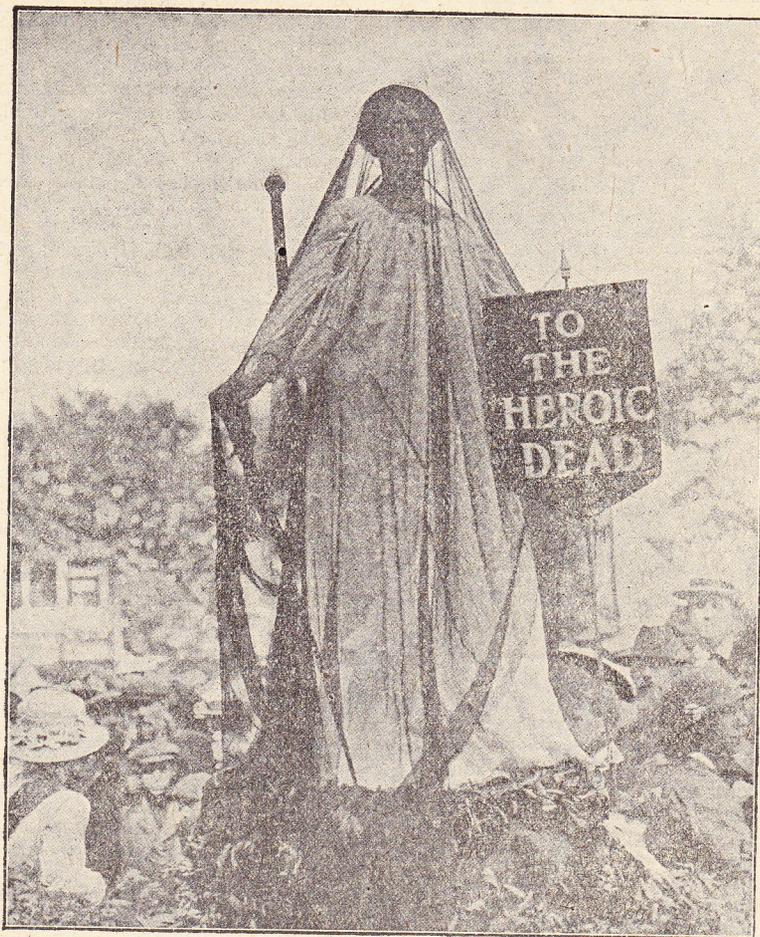
(1) Deeds that thrill the Empire.



Prêtre français en tenue militaire.



Curé allemand en tenue militaire.



Gloire aux héros anglais tombés.

Une perte sensible pour les Anglais, dès le début de la guerre, fut celle des trois croiseurs « Aboukir », « Cressy » et « Hogue », qui tombèrent presque en même temps sous les coups du sous-marin allemand « U 9 ».

D'après le commandant Weddinger, le sous-marin « U 9 » naviguait à la surface quand les navires anglais furent signalés. Il était 6 h. 10 du matin quand il vit l'un des croiseurs à 18 milles de la côte de Hollande, à plus de 200 milles de sa base. Il plongea aussitôt, sans même laisser émerger le périscope. Lorsqu'il fut assez près pour lancer une torpille, le commandant donna un coup d'œil par le périscope et s'étant mis en position, il lâcha sa torpille et remonta à la surface pour voir l'effet du coup, qui avait porté. Le navire torpillé coula en quelques minutes. Son équipage était brave et, même en face de la mort, restait à son poste.

Le sous-marin replongea, mais il était resté assez de temps à la surface pour reconnaître le « Cressy » et le « Hogue », qui allaient à toute vitesse au secours de l'« Aboukir »; c'est sur le « Hogue » qu'il prononça son attaque, mais la torpille ne porta pas sur les soutes; si bien que le croiseur resta vingt minutes blessé, à la surface, avant de couler. Le troisième croiseur prenait alors ses dispositions de combat, mais il semblait plus désireux de secourir les marins qui étaient en train de se noyer, que de se sauver lui-même.

Il était évident pour tous à bord du « Cressy » que leur seule chance de salut eût été de fuir à toute vitesse pour éviter les torpilles; mais aucun homme ne pensa à ce moyen, aucun n'eût voulu abandonner ses camarades.

Le « Cressy » marchait en zig-zag, si bien que le sous-marin dut se rapprocher davantage, et lorsqu'il fut assez près, il lança deux torpilles, voulant faire un « coup

doublé certain ». Le croiseur s'inclina, une chaudière explosa et il coula.

« Le naufrage de l'« Aboukir », dit le rapport officiel publié à Londres, est un incident normal dans le service d'exploration. Mais le « Hogue » et le « Cressy » ont été coulés parce qu'ils s'étaient portés au secours de l'« Aboukir » et qu'ils avaient arrêté leurs machines pour essayer de sauver les marins qui se noyaient, offrant ainsi une cible facile et sûre aux sous-marins pour de nouvelles attaques. Un sentiment naturel d'humanité a provoqué dans cette affaire de lourdes pertes; qu'une stricte observation des règles militaires aurait fait éviter. »

Le rapport officiel rappelle que la règle est de laisser les navires hors de combat se tirer d'affaire par leurs propres moyens.

Un marin du « Hogue » raconte comme suit la perte de son bâtiment :

« J'entendis notre capitaine nous crier quelque chose comme : « Du sang-froid, mes gaillards ! Nous sombrons. Nous devons peut-être, tout à l'heure, nous jeter à l'eau. Débarrassez-vous de tout ce qui pourrait vous encombrer. » Nous nous élançâmes vers le bastingage, et tandis que nous nous apprêtions à sauter à la mer, je l'entendis prononcer cet ordre, le dernier que j'aie recueilli : « Chacun pour soi maintenant ! » Jamais je ne vis homme aussi calme et aussi intrépide que notre capitaine.

« Une fois dans l'eau, je regardai autour de moi; notre pauvre vieux « Hogue » était presque de niveau avec la mer. Je le vis descendre doucement, puis disparaître. La dernière chose que je distinguai, ce fut la passerelle, sur laquelle le capitaine se tenait debout; puis je vis la passerelle s'enfoncer dans la mer et le capitaine fut



Le général von Stein.

balayé par les vagues. C'est ainsi que je l'aperçus pour la dernière fois, fidèle à son vaisseau jusqu'au bout.

» Notre baleinière qui était allée au secours de l'« Aboukir » revint alors et recueillit une grande partie de notre équipage. On m'y hissa avec d'autres naufragés. Mais c'était un bâtiment, qui, d'habitude, ne contenait guère que 70 hommes. Quand il en eut recueilli à peu près 130, je me dis qu'un de plus le ferait couler, et qu'étant bon nageur, je pouvais laisser ma place à un autre. Alors je me jetai de nouveau à la mer... »

Le marin Woodhead, de l'infortuné « Cressy », raconte en ces termes comment mourut un de ses camarades :

« Ceux qui périrent passèrent le fleuve de la mort le visage souriant et un hurra sur les lèvres. Ils moururent en vrais loups de mer. Au moment où le navire sombra, les canons tiraient encore et l'un des marins, qui fumait une cigarette à son poste, s'écria : « Encore une bouffée ! » En disant ces mots, il disparut avec le navire. »

Outre les navires pirates dont nous avons décrit les aventures, il y en avait deux autres qui erraient dans les eaux européennes : le « Goeben » et le « Breslau ».

Au début de la guerre, ces navires de guerre se trouvaient dans la Méditerranée et ils participèrent immédiatement aux hostilités en bombardant les ports de Bone et de Philippeville, sur la côte algérienne.

Poursuivis par des escadres alliées de la Méditerranée, les deux vaisseaux s'enfuirent à Messine. Peu après on apprit que la Turquie les avait achetés et qu'ils avaient traversé le détroit des Dardanelles.

La Grande-Bretagne protesta contre la vente de ces bâtiments.

La presse turque accusa l'Angleterre d'avoir posé des mines à l'entrée des Dardanelles et le gouvernement de Constantinople ferma le détroit, sous prétexte d'assurer la défense de la capitale.

Il s'ensuivit un conflit entre la Turquie et l'Entente.

Le 9 septembre, on apprit que le gouvernement ottoman avait abrogé les capitulations, qui étaient des accords datant du XVI^e siècle et des siècles suivants.

Ces capitulations avaient surtout pour but de protéger les consuls des puissances étrangères.

Les Etats européens protestèrent contre cette suppression, notamment par l'intermédiaire du chargé d'affaires britannique.

Mais la situation ne fit qu'empirer.

Nous parlerons plus loin de la rupture des Alliés avec

l'Empire du Croissant, qui crut avoir intérêt à se ranger aux côtés de l'Allemagne.

L'Angleterre, ainsi que nous l'avons vu, dominait les mers et bientôt l'Allemagne commença à perdre ses colonies.

Le 30 août, un corps expéditionnaire néo-zélandais occupa les îles Samoa — un archipel de l'Océanie (Polynésie) comprenant 35.000 habitants. La ville principale de ce groupe d'îles est Apia. Peu après l'escadre australienne s'empara de la Nouvelle-Guinée allemande et de la Nouvelle Poméranie (anciennement la Nouvelle Bretagne). La grande île appartenait à trois puissances : le Nord-Ouest à la Hollande; le Nord-Est à l'Allemagne et le Sud-Ouest à l'Angleterre.

Le 26 septembre, Duala, le port principal de la colonie allemande du Cameroun, se rendit au corps expéditionnaire franco-britannique du major-général Dobell. Les troupes furent protégées par le croiseur britannique « Cumberland » et par le croiseur français « Bruix ».

LES OPÉRATIONS AUTOUR D'ANVERS.

Mais retournons dans notre pays. On sait que la victoire de la Marne avait éveillé l'espoir que les Allemands seraient forcés d'évacuer bientôt la France et même la Belgique.

Malheureusement, ce désir ardent de nos populations ne tarda pas à être déçu et il s'ensuivit partout un profond découragement.

Après leur défaite de la Marne, les Allemands décidèrent d'attaquer la forteresse d'Anvers et de s'en emparer, car ils voulaient écarter pour toujours cette menace perpétuelle dans le flanc de leur armée.

Anvers ! Nous avons souligné la confiance inébranlable du pays dans ce réduit national, où semblaient s'être concentrés avec nos vaillantes troupes, tous les espoirs de la Patrie.

A moins d'être initié aux secrets militaires, personne n'aurait pu soupçonner qu'Anvers, en définitive, était une forteresse assez vulnérable.

Dès avant la guerre, une foule d'écrits, des plaintes et des avertissements solennels avaient maintenu cette question au premier plan de l'actualité. Et aujourd'hui encore, plus de six ans après la capitulation, on continue à la discuter âprement, et en haut lieu on se livre à de laborieuses enquêtes pour établir les responsabilités.

A ce point de vue il est assez intéressant de rappeler le débat qui se produisit au Sénat, le 6 mars 1906, à propos de la défense du territoire. Voici un extrait du compte rendu de cette séance mémorable :

« M. Hanrez. — Messieurs, on a lié la question des fortifications d'Anvers à celle des installations maritimes.

Ces questions ne devaient pas être liées, mais il en est deux autres qui auraient dû l'être, car elles présentent une connexité indiscutable : ce sont les fortifications et l'armée. C'est la question de la défense nationale tout entière qui est soulevée par le projet d'Anvers. On aurait dû depuis de longues années déjà s'en préoccuper.

Je signale en passant le projet présenté par l'honorable général Dejardin, ancien directeur des fortifications d'Anvers, ancien professeur du cours de fortifications et de tactique à l'École militaire, donc un homme très compétent. Le général Dejardin a proposé un système de fortifications Bruxelles-Anvers. Il lie les deux places : Anvers sert de base de ravitaillement; Bruxelles surtout sert à la défense.

Le général Dejardin dit que Bruxelles, capitale du pays, est le cœur du pays : c'est le siège du gouvernement et c'est un foyer de patriotisme. A ce point de vue des craintes peuvent être soulevées en ce qui concerne la population d'Anvers, qui renferme beaucoup d'étrangers. Cette population est cosmopolite, ce qui est dangereux au point de vue du patriotisme. (1)

Je me souviens, à ce propos, d'un mot du général Brialmont : il disait : « Si je devais défendre Anvers, je di-

(1) Il faut souligner ici ces premières calomnies concernant Anvers, qui devaient se répéter d'une façon si persistante et si injuste, comme nous le démontrerons en temps utile.



Le général von Falkenhayn.

rais à ceux qui veulent sortir : Sortez ! car, une fois les portes fermées, je défendrais la place jusqu'à ce que la chemise me brûle sur le dos.

Les étrangers enfermés dans Anvers seront un danger pour la défense. Il y aurait peut-être une partie de la population qui appellerait l'ennemi du dehors. » (1)

Voici comment l'honorable général Dejardin, dans une notice que j'ai lue, défend son projet :

« Bruxelles devrait être fortifié...

M. le lieutenant-général Cousebant d'Alkemade, ministre de la guerre. — Pourquoi n'en faites-vous pas la proposition ? Nous verrons comment elle sera accueillie.

M. le comte de Smet de Naeyer, ministre des finances et des travaux publics. — Déposez un amendement !

M. Hanrez. — Ce n'est pas à moi à faire une proposition de ce genre. Vous auriez dû examiner ce projet avec celui des fortifications d'Anvers et les autres depuis très longtemps.

Je reprends donc ma citation :

« Bruxelles devrait être fortifié. Anvers fut fortifié en 1859 comme base de l'armée belge, parce que, à cette époque, l'Empire allemand n'existait pas. La Belgique avait été, à différentes reprises, menacée par Napoléon III qui, sans doute, rêvait la revanche de Waterloo et nous devions préparer une base navale à l'armée anglaise et sans doute refaire 1815.

Mais aujourd'hui tout est changé ; la puissance prépondérante et offensive, c'est l'Allemagne. Or, Liège et Namur, que nous pourrions difficilement garder, n'empêcheront pas le passage de la Meuse par l'armée allemande. Anvers est à l'extrémité du pays ; toute la haute Belgique serait envahie malgré les places de la Meuse

(1) Comme si Bruxelles et d'autres villes belges n'étaient pas cosmopolites. Et comme si les Anversoises n'étaient pas prêts à expulser immédiatement les étrangers. Du reste, au début du mois d'août 1914, la population de la métropole donna des épreuves éclatantes de son patriotisme !

avant qu'un soldat anglais ait débarqué à Anvers. Bruxelles serait occupé et l'armée belge, en travail de mobilisation, obligée de se replier sur sa base pour ne pas être coupée. (1)

Si nous pouvions, avec le service général, former la région fortifiée Bruxelles-Anvers, je crois la combinaison plus puissante sans exiger une armée de forteresse beaucoup plus considérable. »

Voilà, messieurs, quel est le projet du général Dejardin. Il aurait dû être examiné avec tous les autres projets et discuté en même temps que la réorganisation de l'armée. Il n'en a pas été ainsi.

A ce propos, l'orateur parla également de la garde civique.

M. Hanrez. — On mobilisera également les corps spéciaux de la garde civique, qui devront donner 17 à 18.000 hommes (artilleurs, chasseurs et cavaliers). On prévoit même la mobilisation du premier ban de la garde civique !

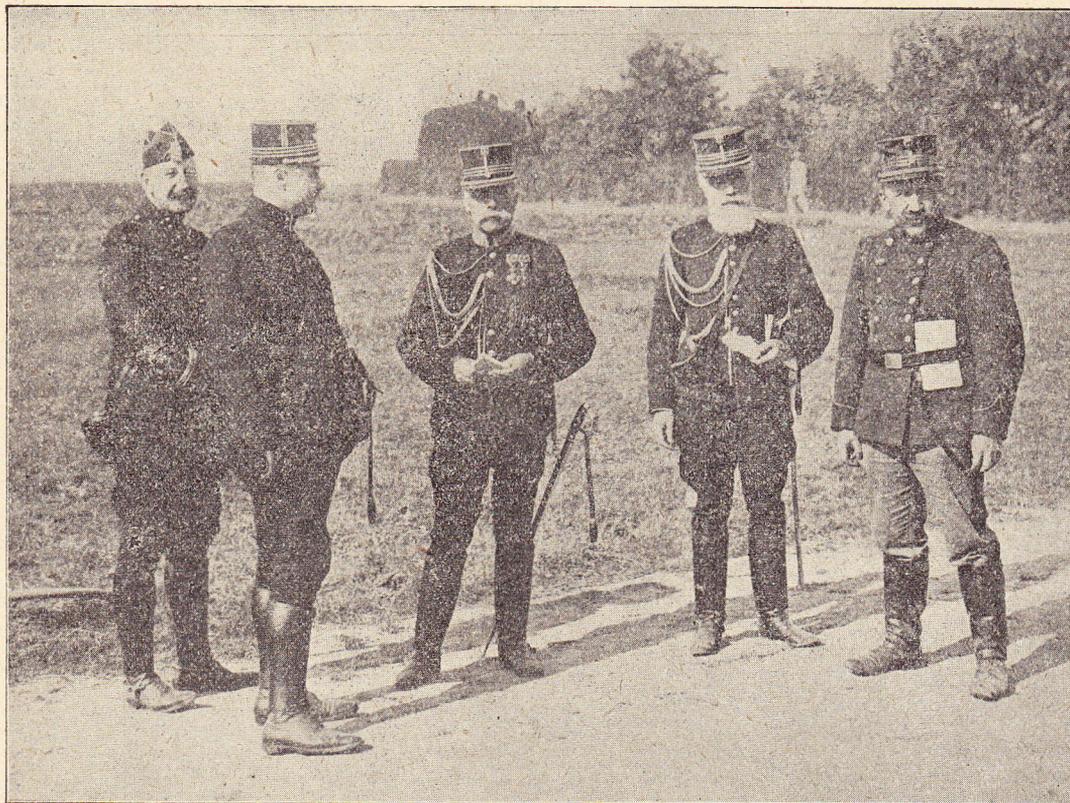
Nos gardes civiques savent-ils qu'étant mobilisés ils passent sous les ordres des gouverneurs des places où ils seront envoyés et qu'ils sont soumis aux règlements et au Code pénal militaires — à ce Code pénal dont chaque article commence par cette phrase sinistre : « Sera puni de mort... » C'est une véritable litanie. (Rires) Et ils sont engagés pour toute la durée de la guerre, soumis à toutes les privations et, le cas échéant, traités comme prisonniers de guerre et envoyés dans les forteresses de l'étranger. Certes, nos gardes civiques ne savent pas à quoi ils sont exposés.

M. le lieutenant-général Cousebant d'Alkemade, ministre de la guerre. — Estimez-vous que l'on a tort de les utiliser ?

M. Dupont. — Les gardes civiques n'ont pas une instruction militaire suffisante.

M. Hanrez. — Non seulement ils n'ont pas une instruction militaire suffisante, mais ils sont en posses-

(1) Voilà certes des paroles prophétiques.



Un groupe d'officiers supérieurs belges.

sion d'un armement démodé, d'un fusil inférieur au fusil de l'armée. Et ce sont ces hommes que vous enverrez à la bataille dans des conditions aussi déplorables ! Quels services voulez-vous qu'ils puissent rendre et à quels dangers ne seront-ils pas exposés !

On discuta ensuite la question des effectifs.

« Les Belges n'aiment pas à payer les impôts, dit un orateur, mais qu'ils pensent aux contributions de guerre, aux ruines inévitables causées par l'invasion ».

On a beaucoup écrit sur cette question de la défense d'Anvers. Nombreuses sont les brochures qui traitent ce sujet, mais lorsque la guerre éclata, la forteresse se trouvait dans une situation assez précaire.

Le gouverneur général Dufour avait une lourde tâche à remplir. En vue du siège il devait s'occuper du ravitaillement de la place, ainsi que de l'organisation des ouvrages de défense, pour lesquels, en raison de l'insuffisance des armements, il fallait recourir à une foule d'expédients.

Conformément aux instructions en vigueur, dès la mobilisation imminente, le Gouverneur militaire reçut à l'hôtel de ville la commission de ravitaillement et il exposa au collège des bourgmestre et échevins, au gouverneur civil et aux commissaires d'arrondissement, le problème des vivres. Dès ce moment, comprenant ce que le pays attendait d'elles, toutes les autorités et toutes les notabilités prirent ou proposèrent les mesures les plus convenables.

Les personnes les plus compétentes du commerce, de l'industrie et du barreau prêtèrent leur concours de sorte que, sans qu'il y eut jamais même l'apparence d'une résistance, toutes concoururent au but nettement défini et apportèrent à la réalisation de cette œuvre gigantesque l'aide la plus désintéressée de leur compétence et de leur expérience.

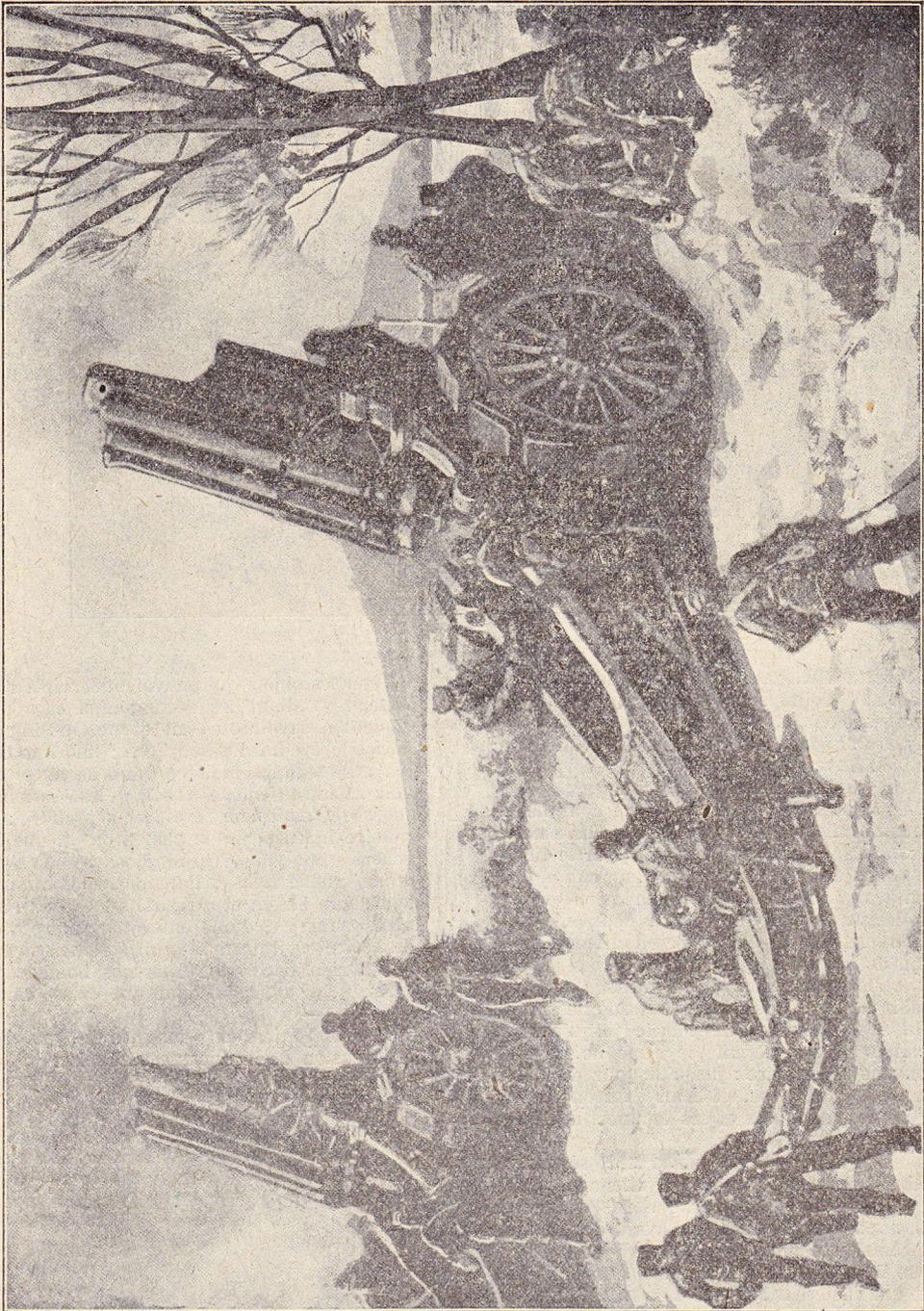
Les vivres devaient être transportés jusqu'aux troupes en campagne. Là aussi il fallut organiser bien des services qui n'existaient pas, par exemple le convoyage des trains par un personnel compétent, afin de faire parvenir les approvisionnements aux divers points de des-

tination, où les différentes divisions venaient chercher leur part.

Pour faire ce dur métier, 7 notabilités anversoises d'abord, 28 dans la suite se présentèrent et conduisirent régulièrement leur train à destination pour y attendre l'arrivée du convoi divisionnaire, faire la distribution et ramener ensuite les impédimenta. Ils firent ce métier



Aumônier belge de l'artillerie.



La "grosse Bertha", le fameux 42 allemand.

avec un dévouement absolu. Rappelons le cas de ce convoyeur qui, ayant une avarie de machine alors que vers le 20 août il dirigeait le dernier train qui ait atteint Namur, fit arrêter le premier train de voyageurs entrant dans la gare la plus proche et conduisit son convoi à destination malgré la proximité des détachements ennemis.

La plupart des établissements de fabrications se trouvaient à Liège et Liège était tombé.

Le gouvernement dut créer à Anvers tous les ateliers de fabrication et de réparation du matériel.

Au début de la campagne, Anvers était en voie d'organisation; bien des forts n'avaient pas encore de ceintures bétonnées autour de leurs coupoles, certaines pièces étaient à peine installées et ne possédaient point un appareil de pointage, le champ de tir n'était pas dégagé, les

observatoires n'étaient pas constitués, les projecteurs nécessaires n'étaient pas acquis, il y avait pénurie de munitions et il fallait établir plus de 100 kilomètres de défenses accessoires.

Enfin comme il n'existait aucun pont sur l'Escaut à l'intérieur de la position, ni sur le Rupel en aval de Boom, il fallut en un temps très court assurer les communications sur ces importantes rivières à forte dénivellation de marées.

En quelques jours 4 ponts permanents furent lancés sur l'Escaut, savoir :

- 1) A Anvers — Tête de Flandre, longueur : 400 mètres environ;
- 2) à Anvers — en amont de Burght, longueur : 410 mètres environ;
- 3) à Hemixem près d'Anvers, longueur : 300 mètres environ;
- 4) à Rupelmonde, longueur : 330 mètres environ.



Les voleurs boches.

1) Sur le Rupel à Hellegat (Boom), longueur : 225 mètres environ; 2) au Tolhuys (près de l'embouchure du Rupel) 200 mètres environ

On sait aujourd'hui que les Allemands ne parvinrent, après la chute d'Anvers, à reconstituer ces passages qu'au bout d'un temps relativement très long.

Un Zeppelin fit son apparition, ainsi que nous l'avons décrit. On constata alors que la position fortifiée n'avait pas un seul canon spécialement construit pour le tir contre les avions, mais deux jours plus tard, un canon de 75, monté sur un wagon fixé sur une plate-forme tournante, était en ordre de tir et, lors de leur deuxième incursion, les Allemands durent fuir précipitamment, jetant au hasard afin de ne pas tomber, leurs bombes par dessus bord : six ballonnets avaient été détruits. Depuis lors aucun dirigeable ne se risqua plus au dessus de la ville.

On travailla avec une activité fébrile jusqu'au jour où les Allemands commencèrent le siège de la place. Oui, nous pouvons même dire : jusqu'au jour où l'ennemi s'empara de la forteresse, et nous verrons qu'Anvers, malgré ses imperfections et ses lacunes, a joué un rôle très important.

Le véritable siège d'Anvers commença le 20 septembre; c'est ce jour-là, en effet, que l'artillerie allemande lança les premiers obus sur la première ligne de l'enceinte.

Deux jours auparavant, l'ennemi avait de nouveau bombardé Malines avec une violence extrême.

Dans la ville il n'était resté que deux cents habitants à peine. Ceux qui visitèrent Malines à ce moment purent croire la ville complètement déserte. Mais en certains endroits on rencontrait encore quelques rares habitants; par exemple dans le vaste cimetière, situé un peu en dehors de la ville. Le commissaire Callant était encore à son poste.

Qu'on nous permette d'interrompre un instant ce récit dramatique pour conter une anecdote. Elle fut rendue publique après la libération, le 5 décembre 1918, à l'occasion d'une manifestation organisée par ses collègues en l'honneur du commissaire Callant.

M. Sips, qui prononça le discours de circonstance, s'exprima en ces termes savoureux :

« Permettez-moi, monsieur le commissaire, de raconter à mes amis comment vous avez sauvé la vie au plus ancien citoyen de Malines.

C'était en septembre 1914, entre les premiers bombardements et le grand bombardement du 27 septembre. Il ne restait pas plus de deux cents personnes dans la ville. Le personnel de la Croix Rouge d'Anvers se rendit à l'hôpital et dans toutes les pharmacies afin de réquisi-

tionner les objets qui pouvaient servir à l'armée. Le commissaire Callant les accompagna et apprit qu'ils cherchaient à savoir où était caché Op-Sinjoorken (1). Leur curiosité éveilla des soupçons : une fois Op-Sinjoorken à Anvers, Malines était certaine de ne plus jamais le revoir et aurait même à subir les sarcasmes des « Sinjoors ». C'était une revanche à prendre : la légende populaire n'affirme-t-elle pas, en effet, que les « Maanbluschers » ont volé « Op-Sinjoorken » à Anvers ? A l'aide d'une échelle nous grimpâmes, le commissaire, mon collègue Van Laken et moi, dans le Vieux-Palais du marché aux Souliers et nous enlevâmes notre vieux concitoyen du coffre où il dormait d'un sommeil si profond, qu'il ne savait rien encore de tous nos bombardements.

Après lui avoir fabriqué une caisse nous l'enterrâmes

(1) « Op-Sinjoorken »-mannequin, que l'on fait danser à l'occasion de la ducasse malinoise.



Rataplan... rataplan... rataplan! La revanche. (Willette).



Le Roi au front.

à Wavre-Saint-Catherine, dans le jardin de Van Laken, en lui recommandant de se tenir tranquille jusqu'au moment où nous viendrions l'exhumer. Or, il paraît que juste à cet endroit, au-dessus de la tête d'« Op-Sinjoorken », les Allemands préparaient le feu pour leur cuisine. La nature espiègle d'« Op-Sinjoorken », reprenant le dessus, il se mit à jouer de multiples tours aux ennemis de sa chère ville. Lorsque l'un d'eux s'asseyait par terre, il se redressait aussitôt ayant l'impression que le sol était comme secoué par un tremblement de terre. Mais la cause du phénomène véritable était tout autre : c'était « Op-Sinjoorken » qui se retournait dans sa caisse, lorsqu'un Boche était assis sur sa figure, parce qu'il ne pouvait supporter la puanteur allemande. Lorsque le soir ils étaient couchés près du feu, ils entendaient une voix à leurs côtés; et quand ils criaient : « werda ? » ils ne recevaient pas la moindre réponse. Et ce manège se renouvelait sans cesse, à tel point qu'à la fin ils crurent que c'était le sifflement du vent dans les arbres. Mais c'était la voix d'« Op-Sinjoorken » qui criait : « Bandits ! Voleurs ! »

Il s'était tellement débattu qu'au moment où nous le remontâmes, après l'occupation de la ville, ses vêtements étaient en lambeaux et que ma femme dut lui confectionner une nouvelle tenue pour lui permettre de paraître dignement dans le monde. » (1)

Quatre sœurs restèrent à l'hôpital jusqu'au 27 septembre. Elles étaient revenues de Gand à la demande du bourgmestre et avaient fait à pied le voyage de Duffel à Malines, sous une pluie battante.

C'est alors qu'éclata cet effroyable bombardement. Les malades qui pouvaient se sauver par leurs propres moyens s'enfuirent; les blessés et les morts furent transportés hors de la ville. Les sœurs enterrèrent elles-mêmes huit cadavres dans le jardin. Elles emmenèrent dix blessés dans leur seconde fuite à Gand.

Les premiers obus tombèrent sur la ville à huit heures et quart et le bombardement dura toute la journée. Le cardinal Mercier se rendit à Anvers.

Une femme fut atteinte à la Vieille chaussée de Lierre; elle parvint jusqu'à Contich, où elle mourut.

Un habitant de Louvain, frappé de folie, s'enfuit jusqu'à Battel, où il se noya. Une femme inconnue fut atteinte dans la rue Deckers, tandis qu'un civil tué était étendu près de la haie du cimetière communal. Six habitants périrent en face de l'église d'Hanswijck.

Au cours de ces bombardements et des bombardements antérieurs, il y eut 38 victimes.

Malines même ne fut pas défendue et le 28 septembre l'ennemi pénétra dans la ville, qui avait subi de graves dégâts. Les Allemands mirent le feu en plusieurs endroits et les ruines s'amoncelèrent partout.

Du côté gauche des Bailles de Fer toutes les maisons depuis le coin de la rue de la Coupe, jusque près de la vieille Maison Scabinale furent réduites en cendres; le côté opposé et la chaussée présentaient un spectacle tout aussi lamentable.

Dans la rue Notre-Dame, un grand nombre de maisons furent détruites; dès Cinq-Coins jusqu'au delà de la rue de la Poche, toutes les maisons du côté droit étaient en ruines; la rue des Bateaux et la rue Etroite ainsi que le marché au Grain avaient également été très éprouvés.

Tandis que les flammes crépitaient et que des murs s'écroulaient avec fracas, on continuait à piller les immeubles et le butin était si considérable qu'on le transportait sur ces véhicules. Cette infâme besogne était faite non seulement par les Allemands, mais encore par la lie de la population, tant de la ville que des alentours.

D'après les renseignements que M. l'échevin Van den Henden nous communiqua avec bienveillance, il est établi qu'à Malines 343 maisons ont été entièrement détruites et 690 partiellement; tous ces immeubles ont été atteints directement par des obus.

En outre, plus de mille maisons ont été endommagées par des éclats d'obus et par le fait des soldats allemands, qui enfoncèrent les portes et causèrent de graves dégâts. Le bris des carreaux et l'enfoncement des portes extérieures ne sont pas comptés ici comme dégâts.

Plus de 5.000 maisons furent pillées.

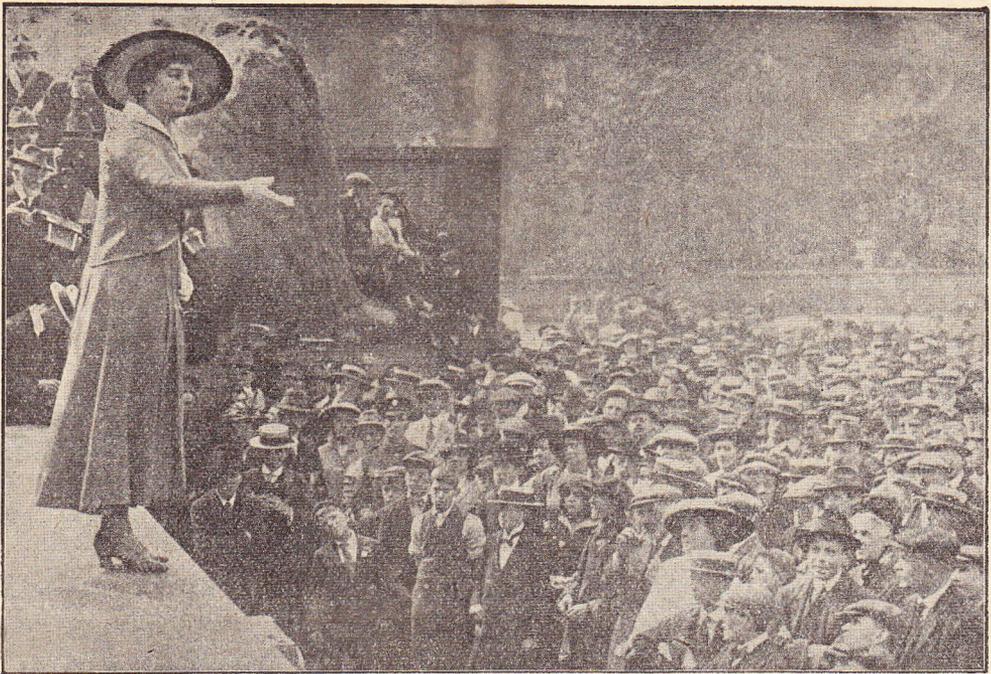
Parmi les principaux édifices détruits et endommagés il faut noter l'hôtel Busleyden, propriété du Mont-de-Piété. Ce palais avait été construit en 1503 par Jérôme Busleyden, chanoine et conseiller spirituel du Grand Conseil et contenait de multiples œuvres d'art, nombre de fresques de grande valeur, deux cheminées monumentales en style gothique et une quantité de meubles précieux. Tout cela est détruit et le dommage peut être évalué à un million, en tenant compte de ce fait que les objets détruits ne peuvent plus être remplacés.

La cathédrale et la tour de Saint-Rombaut furent atteints quarante fois par des projectiles. Les vitraux précieux furent détruits. Il y avait des brèches dans la toiture et dans les murs. Les dégâts à la tour s'élevèrent à 460.000 francs, ceux de l'église à 600.000 francs. Le toit de l'église Notre-Dame était troué à plusieurs endroits; les vitraux étaient brisés. Les dégâts se montent à 180.000 francs.

A l'église Saint-Jean la voûte centrale était trouée, la toiture détruite. Les dégâts sont de 21.000 francs.

On peut dire d'une façon générale que toutes les églises avaient leur toiture et leur tour endommagées.

(1) Extrait du livre de Fr. Van den Bergh : « Le commissaire Callant ».



Discours d'une actrice anglaise pour l'enrôlement de volontaires.

Le couvent des Petites Sœurs des Pauvres, de la rue Léopold, et la grande fabrique de meubles Van den Auwera étaient totalement détruits. Le palais des archives avait des dégâts importants. Et partout on voyait des maisons incendiées : à l'avenue Van Beneden, à la Mélane, à la chaussée de Louvain, à Neckerspoel, au Nieuwendijk, etc. Une aile de la caserne des lanciers à la chaussée de Lierre fut démolie.

Malines a été bombardé sept fois avec des pièces de petit calibre, mais la Se et dernière fois (27 septembre) l'ennemi mit en œuvre sa formidable artillerie lourde.

Une fois maîtres de Malines, les Allemands pouvaient déplacer leur artillerie en vue d'attaquer les forts et de commencer le siège d'Anvers.

A ce moment les soldats belges ne se renuaient guère compte de la gravité de la situation et se croyaient en sécurité à l'intérieur de l'enceinte fortifiée.

C'est ce que fait ressortir F. H. Grimauty, artilleur-cycliste, attaché à la 10^e batterie, dans son ouvrage « Six mois de guerre en Belgique ».

« Pour la première fois, écrit-il, les Allemands viennent se frotter à la ligne de nos forts. Ça nous semble vraiment d'une outrecuidance rare. Auparavant, lors de nos autres sorties, lorsque, sous l'arrivée de leurs masses de renforts, nous étions obligés de nous replier à l'intérieur du camp retranché, ils demeuraient à distance respectable, comme des renards avisés et prudents qui parviennent à vaincre la tentation de chair fraîche dans le piège qu'ils devinent.

Dans la place forte d'Anvers, nous nous sentions aussi à l'abri que dans la lune. Et maintenant encore, qu'ils s'avancent avec un air menaçant, il nous semble narquoisement qu'ils veulent prendre la lune avec les dents... ou la descendre à coups de canon !

— Eh bien, qu'ils viennent voir ! dit Pirotte... S'ils ne savent pas ce que c'est que de mettre la main sur un porc-épic...

L'expression est assez juste, pour nous... Il nous semble qu'Anvers est comme un grand porc-épic insaisissable.

— On dit qu'ils viennent avec des canons formidables, fait un autre.

— Ils les useront contre nos coupoles, alors.

— Nous avons des vivres pour dix ans, affirme Pirotte avec un aplomb de grand intendant.

— Dans dix ans, il y aura longtemps qu'on aura

chanté le bout-de-l'an du dernier Prussien, dit Charlier, paysan luxembourgeois.

— Dix ans sans revoir Bruxelles ! dit Robin... Ce serait à devenir anthropophage.

— Bah ! fait Pirotte avec son sourire de Liégeois... Anvers est une jolie ville... On ne s'y enbêterait peut-être pas...

Voici, à peu près dans les termes et tout à fait dans l'esprit, une des conversations que nous avons eues alors.

Anvers est l'écueil et le phare. L'écueil à briser comme verre les vagues les plus acharnées. Le phare, où, narguant la tempête, luisent la liberté et la souveraineté de la Nation. Phare aux lueurs rouges debout sur le monde, où luisent aussi le courage et la douleur de la Nation. Nous nous sommes groupés sur ce refuge et sous ce phare, et nous défions l'océan mauvais des vagues teutoniques.

Celui qui nous eût dit que, deux ou trois semaines plus tard, nous aurions échangé notre ligne puissante de forts contre un ruban d'eau de dix mètres de largeur, au plat pays du Veurne-Ambacht, nous l'eussions lapidé comme un traître, ou enfermé comme un fou.

Il a été magiquement prouvé par la suite qu'il en valait mieux ainsi. A ce moment, nous péchions par de multiples ignorances, et par la confiance presque innée chez tous les Belges qu'Anvers était censément imprenable.»

Et Grimauty avait raison, car telle était bien alors l'opinion unanime. Pendant des semaines, même pendant les jours les plus sombres, on avait tourné ses regards confiants vers la grande forteresse; on en parlait toujours, et soutain, dans tous les coins du pays on entendit la voix grave des canons déchainés.

« C'est à Anvers ! » s'écria-t-on.

Et malgré l'optimisme qui régnait partout, les fronts se rembrunirent. Qui n'avait pas, en effet, un être cher exposé au feu de ces canons mugissants, au milieu des dangers et des vicissitudes de la bataille ?

« Le grondement de l'artillerie va grossissant, écrit Stijn Streuvels dans son journal de guerre. Par moments il se déroule en une salve régulière, puis éclate comme un tonnerre dont les coups se fondent dans une décharge tumultueuse.

« Ecoutez, mais écoutez donc cette canonnade ! », s'écrie une femme dans la rue.

Elle a deux fils à l'armée et je m'imagine sans peine



Le premier ministre anglais Asquith.

que chaque coup doit retentir au fond de son âme, comme la mort elle-même et la destruction.»

Nous donnerons d'abord un aperçu des opérations militaires, pour décrire ensuite d'une façon plus détaillée les divers épisodes, ceux notamment qui se rapportent aux opérations des Alliés en France.

L'armée assiégeante se composait du IIIe corps de réserve allemand, des Ie et IVe division d'ersatz; d'une division de fusiliers marins, d'une division bavaroise, des 26e et 27e brigades de la landwehr, d'une brigade de pionniers de siège et d'une brigade d'artillerie à pied.

Un grand nombre d'ingénieurs du génie et d'officiers qui résidaient à Bruxelles devaient chaque jour travailler aux fondations de l'artillerie de siège, devant la ligne des forts, mais ils étaient contrariés dans leur besogne par les sorties des troupes belges. Leur déception, cependant, devait se changer en orgueil. Nos forts construits pour pouvoir résister à des canons de 210 mm. au plus, furent bombardés avec des pièces de 380 et 420. Et l'ennemi, abondamment pourvu de munitions, pouvait les dépenser sans compter.

Notre artillerie ne portait pas à plus de 12 kilomètres, tandis que l'ennemi pouvait atteindre 15 kilomètres et plus.

Aussi, dès le premier jour, nos illusions devaient recevoir un coup mortel.

APERÇU SOMMAIRE DU SIEGE D'ANVERS.

27 septembre : Les Allemands essaient de traverser la Nèthe près de Termonde, de Baesrode et de Schellebelle.

Notre quatrième division, qui occupait dix positions sur la rive opposée, se tient sur ses gardes et repousse les attaques de l'ennemi.

Du reste, les combats violents ne commenceront pour eux que quelques jours plus tard, car l'ennemi n'exécute en ce moment qu'une manœuvre simulée, pour détourner l'attention des Belges de son plan principal.

La position d'Anvers est divisée en cinq secteurs : 1^{er} secteur, au nord, forts St-Philippe, Merxem, Cappellen, etc.; 2^e secteur, à l'est, les forts de 's Gravenwezels, d'Oelegem, etc.; 3^e secteur, au sud-est, le long de la Nèthe, près de Lierre et de Duffel, etc.; 4^e secteur, le long du Rupel, les forts de Bornhem, de Liezele, etc.; 5^e secteur, sur la rive gauche de l'Escaut et dans le pays de Waes.

28 septembre : Un lundi. A midi juste le premier obus foudroyant de l'ennemi tombe sur le fort de Waelhem. C'est le début du bombardement, qui vise à présent la seconde enceinte des forts : Bornhem, Liezele, Breenonck, Wavre-Ste-Catherine, Koningshoyekt, Lierre, Kessel et Broechem. Le feu est dirigé en premier lieu sur Wavre-Ste-Catherine et Waelhem; le tir est d'une précision extraordinaire et on en conclut aussitôt que l'ennemi, grâce à son service d'espionnage, est parfaitement au courant de notre système de défense.

Nos forts et les canons de campagne postés dans les intervalles ripostent par un feu ininterrompu, mais ne peuvent atteindre l'artillerie monstre des Allemands. Pendant toute la nuit et la journée suivante, l'artillerie ennemie déverse sa mitraille sur les forts.

Le fort de Waelhem est desservi en partie par des artilleurs de Namur, auxquels ce formidable bombardement n'est pas inconnu. Leurs camarades d'Anvers, qui leur ont dit parfois en plaisantant : « Vous vous êtes sau-



Le Roi Albert.

vés beaucoup trop vite à Namur », commencent maintenant à se faire une idée plus adéquate de la situation.

Le grand quartier général envoie en toute hâte la première et la deuxième division dans le troisième secteur (Waelhem-Lierre). La troisième et la sixième division restent dans le quatrième secteur (Dyle-Escaut). La quatrième division se trouve près de Termonde et la cinquième division est maintenue en réserve.

29 septembre : Les Allemands attaquent le quatrième secteur. La troisième et la sixième division doivent se replier jusqu'à 1.500 mètres de la ligne des forts. L'artillerie lourde des Allemands bombarde le fort de Breen donck et toute la région qui s'étend derrière ce fort, entre Ruysbroeck et Willebroeck. Les Allemands entreprennent une attaque contre Blaesveld, mais le feu du fort de Breen donck les disperse. Le fort de Wavre-Ste-Catherine est réduit au silence, après un bombardement de 30 heures (1). Le magasin à poudre saute.

Les Allemands concentrent leur feu sur les forts de Waelhem, Koningshoyekt et Lierre, dans le troisième secteur. L'ennemi bombarde également Duffel. A 6 heures du soir, la garnison du fort de Wavre-Ste-Catherine se retire.

Près de Malines apparaissent deux ballons captifs allemands qui observent les mouvements des troupes belges. Le génie augmente la charge de tonite accumulée sous le pont du chemin de fer à Duffel.

Les habitants quittent le village.

Un train blindé armé d'un canon s'avance de Contich vers Duffel et bombarde l'ennemi.

30 septembre : Des obus atteignent et détruisent le grand réservoir d'eau situé derrière le village de Waelhem et qui appartient aux « Water-Works d'Anvers,

(1) Ce fait ainsi que d'autres feront l'objet d'une description plus détaillée après cet aperçu.

dont les stations principales se trouvent près de la Nèthe à cet endroit.

Le gouverneur d'Anvers (général Deguise), en prévision de cet événement, a fait remplir à eau potable les cales sèches d'Anvers.

Le fort de Waelhem est déjà très endommagé et reçoit dix projectiles par minute, mais continue à tirer vaillamment avec les pièces restées intactes.

Les habitants de Waelhem et d'autres communes prennent la fuite. Le personnel de la gare détruit les appareils et se retire. Le génie fait sauter le pont de Waelhem.

Le soir un projectile atteint la maison communale de Duffel où se trouve le quartier général du troisième secteur; celui-ci va s'installer à Linth, petit village situé entre Contich et Lierre. Le secteur tout entier est soumis à un terrible bombardement, tant les forts que les intervalles.

Le bombardement dure toute la nuit avec intensité.

Au cours de cette nuit les Allemands tentent de s'emparer par surprise du pont de Termonde. Auparavant un bombardement terrible avait obligé notre infanterie à abandonner la rive gauche. Une sentinelle ayant aperçu une masse grise sur la rive opposée prévient son chef. Effectivement l'ennemi veut prendre le pont d'assaut. Notre artillerie, nos mitrailleuses et nos fantassins du 13e de ligne ouvrent sur lui un feu nourri. Les premiers rangs allemands s'abritent derrière des matelas. En dépit d'un feu violent ils avancent. Soudain le génie fait sauter le pont. Une détonation formidable retentit. Le pont s'effondre. Des pièces de fer, des morceaux de chair sanglants, des membres humains sont projetés en l'air au milieu du brasier et les survivants de la colonne d'assaut refluent vers Termonde en une fuite désordonnée (1).

1er octobre : Incendie à Wavre-Notre-Dame et à Wavre-Ste-Catherine. Pendant la nuit la garnison de Wavre-Ste-Catherine essaie de réoccuper le fort. L'ennemi bombarde violemment nos positions à cet endroit. Les forts se taisent, mais les batteries répondent encore avec vigueur. Nous avons de lourdes pertes. Les troupes re-

(1) Nous retracerons également d'une façon plus détaillée cet épisode avec d'autres relatifs à la rive gauche. Nous ne donnons ici qu'un aperçu sommaire, pour qu'on puisse se faire une idée exacte du siège.



La Reine Elisabeth.



Prisonniers belges.

çoivent l'ordre de se maintenir coûte que coûte. Quantité de maisons du village s'écroulent. Le soir, le commandant du fort réoccupe celui-ci, quoiqu'un incendie s'y soit déclaré et qu'il ne forme plus qu'un monceau de ruines.

Les Allemands déclanchent une attaque pres de la redoute de Dorpvelû; ils sont dispersés. Le fort de Waelhem a été réduit au silence, il n'en reste que des décombres. La garnison se retire.

Köningshoyck doit également renoncer à la lutte. A 12 heures le magasin des munitions saute; à 2 heures 30 une nouvelle et formidable explosion se produit. Le fort de Lierre est violemment bombardé et gravement enuonmagé. Il reçoit ce jour-là, outre une foule d'autres obus, 60 obus de 420 mm. Les Allemands exécutent une attaque, mais sont repoussés.

L'artillerie allemande s'acharne sur Duffel, principalement sur le quartier de la gare. Les aliénées de l'établissement de l'Etat sont les derniers civils qui quittent le village (1).

Le génie belge détruit la tour de l'église de Duffel. Les Allemands bombardent Willebroeck et le fort de Breendonck.

Le matin les premiers obus tombent également sur la ville de Lierre. L'artillerie ennemi est établie à Heystop-den-Berg. L'hôpital de Lierre est atteint : cinq soldats et deux femmes sont tués. La population prend la fuite; des maisons s'écroulent. (2)

2 octobre : Continuation du bombardement général, surtout du fort de Breendonck, des ponts du Rupel, de Bornhem, de Kessel, de la gare de Duffel. La redoute de Tallaert est évacuée.

La première brigade de la cinquième division et le premier régiment des carabiniers repoussent de violentes attaques aux environs de Lierre. Le première et la deuxième division sont rejetés sur la Nèthe. Les Allemands lancent une attaque sur le fort détruit de Waelhem, mais sont repoussés par le feu des mitrailleuses. Plus de 250 projectiles s'abattent sur la gare de Duffel, ce qui portera à 12.000 le total des projectiles tombés dans un rayon de 200 mètres autour de la gare, du 27 septembre au 30 octobre.

A 7 heures du matin les Allemands font un assaut près de Wavre-Ste-Catherine. Le premier détachement est revêtu d'uniformes belges, mais on découvre la ruse à temps. Nos troupes doivent battre en retraite et abandonner un grand nombre de blessés.

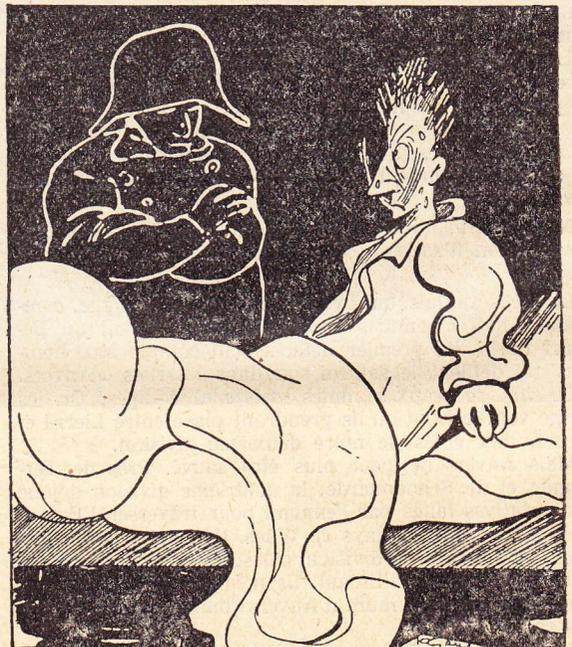
(1) Voir plus loin.

(2) Nous consacrons un chapitre spécial au bombardement et à la prise de Lierre.

L'infanterie se retire à 1 heure de l'après-midi par le pont de Duffel. Elle est suivie, à 2 heures, par l'artillerie de la première division.

Un train de la Croix-Rouge qui entre dans la gare pour recueillir des blessés et qui a arboré dix drapeaux de la Croix-Rouge, subit, malgré ces signes manifestes, un terrible bombardement. Néanmoins on charge les blessés. Le train repart, poursuivi à nouveau par les projectiles. A 8 heures du soir on fait sauter le pont du chemin de fer. Le fort de Lierre est violemment bombardé. Nos troupes repoussent de furieux assauts. Des incendies éclatent dans la ville. Des explosions se produisent dans le fort. A 2 heures de l'après-midi il reçoit le 235e obus de 420 mm. On abandonne le fort à 6 heures. Seuls le fort de Kessel et le fortin de Duffel résistent encore.

3 octobre : Violent bombardement de Kessel. Le fortin de Duffel tire ses dernières munitions. La garnison se retire à 10 heures du soir sur la rive droite de la Nèthe. Cette rive est exposée à un feu intense. Le fort de Kessel



Le spectre de Napoléon hante les rêves du kaiser (Polands View)



Gravure allemande, représentant un soi-disant franc-tireur belge, tirant sur un soldat allemand. C'est, par cette propagande que les Allemands s'efforçaient d'excuser leurs atrocités sanguinaires. On constate qu'ils ne reculaient même pas devant les plus ignobles mensonges, comme la légende des francs-tireurs, -tisseurs.

succombe à son tour; il est évacué dans le courant de la journée. La première ligne de défense est aux mains de l'ennemi.

La lutte continue sur la ligne de la Nèthe. Les Allemands exécutent trois assauts successifs pour s'emparer du passage de la Nèthe près de Waelhem, mais toujours sans succès.

Le soir la première brigade de troupes britanniques arrive à Anvers, saluée avec un vibrant enthousiasme par la population. Le ministre Churchill a précédé les troupes anglaises et a demandé à notre quartier général de prolonger la résistance. Il est extrêmement optimiste et assure notamment au bourgmestre qu'il sauvera Anvers.

Notre commandement suprême, qui déjà avait décidé l'évacuation d'Anvers, consent à une nouvelle résistance.

Le corps anglais, qui avait débarqué à Zeebrugge, comprenait 10.000 hommes sous le commandement du général Paris. Le premier détachement compte 2500 hommes qui défilent le samedi soir dans les rues d'Anvers.

Ce sont de beaux hommes mais mal équipés. On les dirige vers le front où ils prendront place entre Lierre et Duffel, aux côtés de notre deuxième division.

Mais Anvers ne peut plus être sauvé. Près de Termonde et de Schoonaarde, la quatrième division déjoue les tentatives faites par l'ennemi pour traverser l'Escaut et pénétrer dans le pays de Waes. Une importante mission incombe à cette division, car si les Allemands parvenaient à traverser l'Escaut, ils pourraient enfermer notre armée dans les murs d'Anvers comme dans une sourièrerie.

4 octobre : Les Allemands rejettent nos dernières troupes de la rive sud de la Nèthe.

Le génie dégage le terrain dans la direction de Linth en coupant les bois de sapins, les buissons et autres obstacles. Les obus tombent jusqu'aux abords de ce village. La population de plusieurs villages s'enfuit.

Les Anglais occupent leurs tranchées près de Lierre.

Violent bombardement du fort de Broechem. Le génie détruit les ponts sur la Nèthe. Combats sanglants aux environs de Schoonaarde, près du pont de l'Escaut.

Les Allemands bombardent furieusement les retranchements de nos troupes, mais celles-ci maintiennent leurs positions près du pont.

5 octobre : Trois régiments allemands traversent la Nèthe près de Lierre, mais se heurtent à la deuxième division d'armée et aux troupes anglaises du général Paris.

L'ennemi a également passé la rivière au sud de Lierre.

Dans la ville on se bat avec acharnement. Des mitrailleuses installées dans les maisons tirent sur l'ennemi à mesure qu'il avance. Des corps-à-corps s'engagent dans les rues.

Les derniers soldats belges et anglais se retirent.

Des Allemands ivres incendient les maisons, après les avoir pillées (1).

Entre Waelhem et Duffel la première division contient encore les Allemands qui exécutent des assauts répétés.

Près de Schoonaarde, le long de l'Escaut, la lutte n'est pas moins ardente. Dès l'aube les deux artilleries adverses ouvrent le feu. Celle des Allemands est très violente.

((1) Voir plus loin : l'occupation de Lierre.